

“Les plates-formes collaboratives”

A N N E V E R S A I L L E S : Dans le projet Anchora que je coordonne, notre objectif est de faire émerger une plate-forme collaborative entre acteurs de différents champs éducatifs qui participent d'une éducation vers un développement durable. « Plate-forme collaborative », deux mots qui interpellent le lien entre l'individuel et le collectif, et donc le mode d'articulation entre les acteurs.



ANNE VERSAILLES

COORDINATRICE PROJET
ANCHORA ET UNIV. DE LIÈGE

Reprenant les travaux de Patricia Vendramin, chercheuse belge à la Fondation Travail Université, on peut identifier trois modes d'organisation du collectif :

le mode communautaire, basé sur la proximité et la ressemblance entre les individus, sur l'appartenance à la communauté, sur le resserrement autour de mêmes valeurs ou croyances, de liens affectifs forts, d'une histoire commune au point de devenir hermétique à l'extérieur. Les lois qui régissent les échanges sont « naturelles », liées à la tradition, aux us et coutumes internes.

le mode sociétaire, institutionnalisé en fonction de l'identité dominante où les échanges sont basés sur la complémentarité régie par des règles formelles, négociées, contractualisées, réifiées depuis le haut

le mode réticulaire, horizontal, aux solidarités mouvantes et éphémères inventées par la base dans une dynamique ascendante où les identités sont plurielles et les investissements volontaires et multiples.

Dans la plate-forme collaborative EducA21, issue du projet Anchora, on retrouve simultanément ces trois modes d'organisation du collectif. Et les trois ont leur raison d'être en articulation les uns avec les autres. L'essentiel de notre travail de chercheurs est de comprendre quelles sont les articulations qui permettent de résoudre les questions et les tensions liées à la division du travail et des responsabilités, à la place respective du réel et du virtuel, au soutien de l'un par l'autre, à la place de l'urgence et des enjeux d'efficacité et de rentabilité par rapport à ceux à plus long terme d'investissement dans le collectif et le collaboratif.

Dans l'émergence de cette plate-forme collaborative, le projet Anchora cherche aussi à proposer de nouvelles manières de travailler ensemble, davantage en congruence avec les principes du développement durable : décloisonnement disciplinaire (entre les éducations à l'environnement, la santé, la consommation, la citoyenneté, au développement, aux sciences, etc.), démarches collaboratives et participatives, investissement dans le moyen et long termes, dynamiques ascendantes, etc.

Une grande question qui reste encore en suspens c'est de comprendre ce qui pousse les gens à collaborer, qu'est-ce qui motive à participer, à amener son savoir au service du collectif.

“ Proposer de nouvelles manières de travailler ensemble, davantage en congruence avec les principes du développement durable ”

ANNE JUBERT : Dans le 5^e programme cadre, nous avons plus de 40 projets de gestion des connaissances qui donnaient de bons résultats, mais qui servaient surtout les participants des projets concernés. La Commission a décidé d'inviter les projets à collaborer et de créer des synergies entre eux pour mieux exploiter les résultats des recherches.

“ La Commission a décidé d'inviter les projets à collaborer et de créer des synergies entre eux pour mieux exploiter les résultats des recherches ”



ANNE JUBERT
ÉCOLE CENTRALE DE PARIS,
COMMISSION EUROPEAN

Un projet de collaboration, *Knowledge Board*, a été créé. Il s'agit d'un projet "parapluie" sur 3 ans comptant aujourd'hui plus de 12 000 membres dans 104 pays. C'est un réseau de pratique dans le domaine du KM, gratuit et ouvert à tous, avec une plate-forme destinée à mettre les gens en contact avec les experts et l'expertise dont ils ont besoin. N'importe quelle personne peut proposer et créer un groupe d'intérêt. Ils sont actuellement au nombre de trente. Le groupe francophone regroupe plus de 700 membres.

Des activités diverses sont proposées, dont des workshops en ligne, des K-café, un "Projet du mois", « le livre du mois », des forums de discussions, les résultats des projets européens, une bibliothèque etc.

Pour créer des liens entre les personnes un essai est réalisé avec le « expert locator » un logiciel permettant de trouver les expertises dans cette communauté. Toutes les interactions, les biographies des membres ont été indexés sur la plate-forme. Le logiciel crée des profils d'experts virtuels qui permettent d'apporter une réponse à toute question envoyée par e-mail et propose un lien direct avec cinq experts de KnowledgeBoard supposés pouvoir y répondre

Chacun peut personnaliser son espace de travail et prendre part dans des discussions intéressantes. Nous avons une très grande audience et les documents postés sont très lus.

UN INTERVENANT : Le développement durable est-il plus particulièrement traité ?

ANNE JUBERT : Ce site offre la possibilité de participer à la création de quelque chose de vraiment unique sur le plan européen. Il s'agit d'un modèle d'espace de partage et de générateur d'idées et d'un réseau de partage qui peut être pérenne, car la plupart des contributions proviennent des gens passionnés par l'exploration des connaissances collectives. Le réseau est fait par



et pour des membres. Le travail n'est pas rémunéré, les gens contribuent sans attendre un retour immédiat. C'est son intérêt qui fait vivre la communauté et qui crée l'appartenance. KnowledgeBoard représenter un développement dans le bon sens pour une société de partage. Les membres de KnowledgeBoard viennent de tous horizons : des universitaires, des gens de l'industrie, des petites et grandes entreprises, des consultants, etc. c'est ouvert à tous et nous cherchons toujours des volontaires pour contribuer.

GILBERT ISOARD : Jean-François NOUBEL va évoquer ses réflexions et les points qui permettent à un collectif d'engager une démarche vers l'intelligence collective.

JEAN-FRANÇOIS NOUBEL : Je vais commencer par être négatif. L'intelligence collective est exactement l'inverse de ce que nous faisons dans cette salle dont l'architecture spatiale crée déjà un système hiérarchique. L'intelligence collective serait de nous retrouver en cercle et que chacun apporte sa contribution. Or, je peux vous délivrer des informations et pousser mes points de vue davantage que vous dans cette salle.



JEAN-FRANÇOIS NOUBEL

ANGENIUS/TRANSITIONER

L'intelligence collective est naturelle : un groupe de personnes fonctionne ensemble de manière émergente, ce qui apporte un bénéfice individuel et collectif, permettant à chacun d'en profiter. A l'échelle d'un pays, l'humain a dû trouver d'autres formes d'organisation sociale, comme l'intelligence pyramidale. Ces structures sont hiérarchisées, un petit groupe de personnes va délivrer en cascade un certain nombre d'informations, mais celles-ci ne remontent pas ; nous avons une asymétrie dans les relations.

Cette intelligence pyramidale a tout de même permis de faire de grandes choses, le meilleur comme le pire : envoyer des satellites ou mener des guerres terribles, diriger des pays, inventer des vaccins. Le problème est que ces grandes structures ont un coût, génèrent beaucoup de pollution, etc. On transforme les matières premières en voitures par le travail à la chaîne, on crée un programme d'éducation nationale pour les jeunes enfants, le même pour tous, etc. C'est l'économie de l'ère industrielle que nous connaissons.

1) Les grands problèmes actuels sont peut-être la "pollution" de nos structures sociales qui atteignent leurs limites. Ces structures d'intelligence pyramidale ne fonctionnent pas de manière

systémique ou écologique. Or, en intelligence collective, il ne peut y avoir d'écologie dans la biosphère, dans le vivant, sans qu'il y en ait dans la noosphère, donc l'écologie sociale.

Les collectifs, nos formes d'organisation vont influencer les problèmes complexes de l'humanité, comme le développement durable, la paix ou la faim dans le monde, etc. L'écologie sociale est un élément prépondérant. Par exemple, la communauté du logiciel libre a permis de créer des produits qui rivalisent avec les plus puissantes industries du logiciel. Ce système économique est en train de s'appliquer à de nombreux autres domaines.

2) Autre idée clé : la monnaie catalyse les comportements et il existe plusieurs manières de créer des monnaies.

3) Troisième idée : notre culture nous fait voir le monde ou autrui comme un objet, la relation est de sujet à objet. On oublie le développement personnel. Tous les conflits de l'humanité

“ Les grands problèmes actuels sont peut-être la “pollution” de nos structures sociales qui atteignent leurs limites”

“ Comment peut-on traiter des questions du développement durable sans le faire en même temps pour celles du développement intérieur ? ”

se jouent également dans nos propres conflits intérieurs, nos incompréhensions, nos tensions et nos façons de réagir. Comment peut-on traiter des questions du développement durable sans le faire en même temps pour celles du développement intérieur ? D'ailleurs, derrière les nouvelles technologies, Wiki ou

autres, il existe des projets sociaux. Les gens qui ont créé ces technologies ont sans doute fait un chemin intérieur.

DAVID LAMOTTE : Lorsque nous communiquons derrière un écran, nous avons une déperdition de l'information puisque la richesse du verbal se perd. Quels sont les éléments de régulation de la plate-forme de gestion de la connaissance "*knowledge management*", les groupes étant auto-administrés ?

JEAN-FRANÇOIS NOUBEL : Nous sommes vraiment au tout début des TIC. Aujourd'hui, seule une petite partie de nos sens est sollicitée : la vue et le son, mais cela va évoluer très vite. La notion de sensation présenteielle et de relation les uns par rapport aux autres va grandement augmenter. Les interfaces sont déjà plus intrusives, plus corporelles, et nos différents sens seront impliqués (goût, odorat, toucher). Les jeux sont déjà dans des univers artificiels, avec des dynamiques qui accaparent beaucoup plus les sens.

ANNE JUBERT : Il ne faut pas compter que sur la technologie; je ne crois pas à la technologie seule. Les gens doivent aussi pouvoir se rencontrer face

“ Je ne crois pas à la technologie seule. Les gens doivent aussi pouvoir se rencontrer face à face dans une communauté de pratique. ”

à face dans une communauté de pratique. Quant à la gouvernance, des équipes, et non des personnes isolées, facilitent collectivement les groupes d'intérêts et les discussions. Dès lors qu'il existe suffisamment de bonnes volontés, la communauté grandissant avec l'arrivée de forces vives positives, cela se développe et fonctionne en s'autoréglant.

GILBERT ISOARD : Anne VERSAILLES va présenter quelques témoignages sur la notion de contexte et le "présentiel", et l'alternance entre les deux.

ANNE VERSAILLES : Dans le cadre du projet Anchora, projet d'ancrage d'une plate-forme collaborative d'acteurs de l'éducation vers un développement durable, nous ne sommes qu'au tout début du virtuel. La plupart des échanges se fondent actuellement sur le "présentiel", lors de réunions avec les gens autour d'une table. Ce qui a de particulier dans ce projet, c'est que nous avons dû créer le réel. Il n'y avait pas d'histoire ou de pratiques d'échanges entre les acteurs des différents champs éducatifs concernés par ce projet. Le réel a dû se créer dans le réel avant de passer au virtuel.

“ Caractère très textuel des interfaces actuelles. Cela ne convient qu'à une partie de nos intelligences ”

Un problème que j'identifie au virtuel, c'est le caractère très textuel des interfaces actuelles. Cela ne convient qu'à une partie de nos intelligences. Travailler ensemble amène des conflits et

des tensions ; gérer à distance des conflits cognitifs est encore possible. Mais, s'ils deviennent interpersonnels, c'est beaucoup plus difficile. Une recommandation utile est de bien veiller à faire circuler les signes de la présence, cela permet d'éviter bien des tensions...



GILBERT ISOARD

GILBERT ISOARD : En 1996, j'avais lancé les clubs "Impact". Il s'agissait de déterminer l'impact de la société d'information, avec l'arrivée de l'Internet en France, sur le management, les projets, les actions, la communication, les technologies et les stratégies. L'idée était de regrouper des gens à cinq ou six dans des écoles, des facultés, même des bars, pour discuter de ces questions. Dès les premières messageries Internet, les gens s'étant rencontrés auparavant, les communications étaient très largement facilitées. Ils avaient échangé tous les signes verbaux et non verbaux. Donc, tout cela était beaucoup plus simple et fluide.

“ Dès les premières messageries Internet, les gens s'étant rencontrés auparavant, les communications étaient très largement facilitées ”

UNE INTERVENANTE : Dans la problématique du contexte, on a beaucoup de mal à pallier certaines difficultés via les outils, mais la relation face à face n'en est pas exempte. La gestion de crise est alors très difficile ; les échanges de documents ou par Wiki permettent un recul utile et prolifique.

Je travaille sur la mise en place d'un Extranet, un outil collaboratif sur une réflexion des territoires et une capitalisation de démarches de développement durable. Comment faire pour des personnes ayant des choses à apporter mais qui ont du mal à utiliser ces outils ?

JÉRÔME VALINA : Je suis animateur d'une communauté virtuelle que j'ai vue grandir. Selon l'objet, le projet et les sujets, les communautés réagissent de façon très différente. Si on cherche à modéliser les choses, cela ne marche pas. Il faut une méthode et commencer par s'intéresser aux humains, donc aux usagers. Beaucoup de gens connaissent les outils, mais ne se connaissent pas eux-mêmes. Nous sommes dans un désert, sociologiquement parlant, de données un peu structurées ou de méthodes. Est-ce que des gens ont des méthodes pour démarrer une communauté virtuelle, pour une commune de cinquante habitants, comment fait-on pour les faire travailler ensemble ?

ANNE VERSAILLES : Je peux partager une expérience en Belgique; Elle rejoint un peu la communauté de pratiques qui nous a été présentée mais elle n'est pas du tout TIC. Il s'agit de l'association des ornithologues AVES. Elle avait mis sur pied des groupes d'intérêt, sur les chauves-souris (je sais, ce ne sont pas des oiseaux !), les oiseaux nicheurs, la migration des cigognes noires ou que sais-je encore. Ils étaient autogérés, fonctionnaient sur la bonne volonté des animateurs volontaires et bénévoles. Cela s'est développé sur le même principe mais avec la technologie en moins (quoique maintenant, je pense que beaucoup d'échanges passent par listes mail).

Je suis d'accord avec vous pour dire que c'est le projet, ses enjeux, ses objectifs, qui définit l'usage, et c'est la motivation qui va permettre aux gens de se mettre derrière leurs écrans et utiliser le Wiki, les plates-formes collaboratives, le e-learning, etc. Mais comprendre ce qui motive les gens reste une problématique réelle.

“ Faire émerger cette motivation à participer, à collaborer ”

EducA21, notre plate-forme, est construite sur le même mode, avec des “chambres” de travail autoportées. Au stade où en est notre projet, on rame encore pour faire émerger cette motivation à participer, à collaborer. Et dire que notre projet vise non pas l'émergence, mais l'ancrage...

GILBERT ISOARD : Pour les participants, un contrat doit annoncer clairement un effort d'apprentissage. Souvent, les collectifs comprennent des gens réticents aux TIC, qui préfèrent l'ancienne manière. Il est néanmoins important de dire que, si l'on veut s'attaquer à de nouveaux modes de gouvernance, on doit apprendre ces outils. Nous ne sommes plus dans les modes centralisés, avec un président et une pyramide sociale, mais dans des modes de fonctionnement beaucoup plus « rhizomatiques » et émergents.

FLORENCE RODIN , universitaire à Montpellier : Monsieur NOUBEL, vous avez parlé des liens entre développement durable et développement personnel. Je suis personnellement convaincue du lien entre les deux, mais expliquez-moi quels arguments nous pouvons utiliser pour justifier ce lien.

JEAN-FRANÇOIS NOUBEL : Il faut déjà se mettre en cercle dans la salle, placer au milieu un objet assez complexe. Suivant l'angle sous lequel on le regarde, les couleurs et les formes sont tout à fait différentes. Chaque personne, individuellement, va décrire sa forme et ses couleurs suivant sa position. Cela démontre que, dans la vie courante, qu'il s'agisse de développement durable ou autres, nous sommes en perpétuelle opposition sans pour autant avoir tort. Nous regardons un objet tellement complexe que, individuellement, nous ne pouvons pas savoir ce qu'il est.



JEAN-FRANÇOIS NOUBEL

Chacun donne son point de vue et celui de l'autre est considéré, non pas comme contradictoire, mais complémentaire, même s'il est à l'opposé. Cela paraît simple pour une structure spatiale, mais il faut le transposer aux questions complexes. Cela signifie un changement de posture intérieure et entrer dans l'aperspectivisme : je n'ai ni tort, ni raison.

Aujourd'hui, des technologies arrivent, poussées par un besoin. En particulier, pensez au contexte de l'holoptisme, lorsqu'un petit nombre de personnes arrive à se coordonner sans avoir de patron, de hiérarchie. Pour le reconstituer, s'agissant d'un grand nombre de personnes, les technologies de l'information doivent prendre le relais en mettant en place des holoptismes artificiels.

Ensuite, chacun mène son développement personnel en faisant une psychothérapie, en méditant ou choisissant un mode de vie, mais ce qui manque beaucoup dans ces sujets du développement durable, c'est cette dimension intérieure. A l'étranger –mais jamais en France–, des meetings de cette même nature se déroulent dans d'autres types de salle. Les gens commencent par méditer –“cela fait secte”–, puis se regardent les uns, les autres. Ce n'est pas possible ici, on se voit à peine ! Il faut également prendre cela en compte dans ces questions de développement personnel.

GILBERT ISOARD : Cette notion de nombre pose une problématique réelle. Je suis d'accord pour méditer, mais pas avec 1 000 personnes en face de moi. Cette problématique de posture est très fortement ancrée dans la notion de développement durable. Ce qui mène un ensemble de personnes à être ici, c'est probablement la notion de collaboration, mais aussi de développement durable et de devoir changer les choses dans lesquelles nous vivons.

UNE INTERVENANTE : La réflexion que nous avons eue ce matin sur l'art et la culture pourrait être une façon de répondre à ce changement de posture et d'intériorité.

J E A N - F R A N Ç O I S N O U B E L :

Une des caractéristiques de l'intelligence collective est la notion d'objet lien. Pour une meute de loups qui court après une proie, celle-ci est l'objet lien qui coordonne la meute pour l'attraper, alors qu'aucun des loups individuellement n'aurait pu l'atteindre parce que plus rapide ou plus grosse. C'est ce que j'appelle techniquement "l'objet miam-miam", celui que l'on veut attraper. Pour les humains, cela peut être l'argent, la gloire, la notoriété, etc.

“ Une des caractéristiques de l'intelligence collective est la notion d'objet lien ”

“ Il est important de voir si, au fond de soi, nous sommes réactifs et créatifs ”

Toujours dans les archétypes, nous avons les "objets sorcières". C'est le danger, le prédateur. Dans une tribu, les singes vont adopter des stratégies de diversion et prévenir pendant que les autres mettent les petits à l'abri, etc.

Nous, humains, en avons inventé un troisième : les objets d'art, pour passer de la réaction à la création. C'est toute la différence entre l'anti-mondialisme et l'alter-mondialisme. Il est important de voir si, au fond de soi, nous sommes réactifs et créatifs.

É L O D I E V A X E L A I R E , chargée de mission Agenda 21 au Conseil Général de l'Essonne :

Vous parlez de changements de société entre l'intelligence pyramidale et l'intelligence collective, également de développement personnel et de réactions à ces très forts changements. Je suis chargée de mission, censée faire de la transversalité et que la Direction des transports s'intéresse également à l'environnement, etc. Nous n'avons pas de budget, nous n'avons pas de moyens.

Nous sommes en recherche d'outils collaboratifs pour essayer de faire travailler les gens ensemble et nous avons des réactions extrêmement fortes. Lorsque nous en parlons ici, de manière théorique, j'ai l'impression que cette intelligence collective doit devenir la "norme", entre guillemets. Mais, dans l'ancienne structure, aujourd'hui largement dominante, les relations inter-

“ La mise en commun vient percuter le travail traditionnel et nous sommes un peu au croisement des deux sociétés. ”

personnelles hiérarchiques donnent à chaque échelon du pouvoir, une reconnaissance par rapport à l'institution. La mise en commun vient percuter le travail traditionnel et nous sommes un peu au croisement des deux sociétés.

Certains, qui sont de l'ancien système, gardent l'information et ne partagent pas, mais ils s'aperçoivent un jour qu'entrer dans le réseau donne d'autres types de reconnaissance, que cela peut devenir plus intéressant de partager plutôt que de garder tout pour soi. C'est ce basculement personnel qui permet à la structure de changer dans son mécanisme collectif.

A N N E V E R S A I L L E S : Nous sommes parfois devant une révolution copernicienne. Vous dites rechercher des outils collaboratifs pour faciliter l'interdisciplinarité ou la transdisciplinarité, mais je ne suis pas sûre que la solution se trouve dans des outils. Elle est dans la motivation des gens à travailler ensemble. Et cette motivation peut être bridée par beaucoup de choses comme les aspects institutionnels, les enjeux de court terme, etc.

A N N E J U B E R T : Ce qui est vraiment important, ce sont les personnes, et moins la technologie. La technologie est un outil très pratique, mais il est inter-changéable.

PHILIPPE VACHEYROUT : Au contraire, je pense que les outils jouent un rôle très important : la roue, l'imprimerie... Aujourd'hui, nous avons des outils qui modifient totalement notre façon de communiquer.

“**Aujourd'hui, nous avons des outils qui modifient totalement notre façon de communiquer**”

Ne peut-on pas essayer de donner un sens à l'usage de ces outils ? J'ai un projet de carte à puce citoyenne, "Capucine", dont l'objet est de faciliter les usages d'Internet de façon simple, sécurisée, éthique, équitable et dans une perspective de développement durable. Plutôt que d'avoir une carte pour la banque, pour la santé, pour l'autoroute, etc., le citoyen n'aurait qu'une seule carte. À lui de gérer tous les usages. Cette carte pourrait apporter une authentification forte, centralisée, garantissant sur Internet un espace de travail numérique personnalisé et sécurisé. Toutes ces bulles d'espaces de confiance vont communiquer entre elles et créer un réseau pervasif pour constituer un Intranet ou des Extranets dans lesquels nous pourrions traiter l'identité, l'éducation, la santé, la justice, etc.

UN INTERVENANT : Sur un plan théorique, il serait bien d'avoir une seule clé, un seul système centralisé. Mais si nous avons cette liberté, c'est parce que le système n'est pas parfait et que nous avons cette dimension humaine. Avec un seul identifiant pour tout le monde et une seule carte, les dérives peuvent être très importantes. Ce qui sauve le système, c'est qu'il n'est pas parfait et qu'il stimule toujours la créativité et la réflexion.

“**Mais si nous avons cette liberté, c'est parce que le système n'est pas parfait et que nous avons cette dimension humaine**”

UN INTERVENANT : Je suis enseignant chercheur à l'université de Grenoble, après avoir été agent de développement local. Je travaille sur des projets de territoire. Pendant des années, nous avons utilisé des techniques de réunion en cercle, etc., l'objet central étant le territoire, donc un objet assez complexe. Certains territoires, en France et ailleurs, ont été détectés comme particulièrement inventifs. Maintenant, que peuvent apporter les TIC dans ces projets de territoire ? Je suis dubitatif, sauf sur deux aspects qui mériteraient d'être approfondis :

“**La culture ou le patrimoine sont souvent des facteurs d'articulation très importants ; les TIC peuvent-elles être des vecteurs d'articulation nouveaux ?**”

- La culture ou le patrimoine sont souvent des facteurs d'articulation très importants ; les TIC peuvent-elles être des vecteurs d'articulation nouveaux ?

- Comment les TIC peuvent-elles permettre la contestation ? Lorsque nous sommes face à un projet de territoire, les TIC ne peuvent être qu'un outil ; on ne peut pas construire de territoire avec un projet TIC.

PHILIPPE VACHEYROUT : Je me suis très mal exprimé et très mal fait comprendre. J'ai oublié de dire qu'il s'agissait de centraliser l'authentification (authentifier une transaction tout en restant anonyme) que je distingue de l'identification.

JEAN-FRANÇOIS NOUBEL : Sur un nombre relativement peu élevé d'acteurs, chaque décisionnaire ou expert, avec un rôle institutionnel et/ou politique à jouer, les TIC servent à constituer une mémoire collective sur les notes prises sur les savoirs, en réunion. On va éventuellement créer un espace asynchrone -lorsqu'on n'est plus en présentiel de manière synchrone, on passe à l'asynchrone- où on peut discuter, échanger sans être forcément en même temps au même endroit.

Quels outils peut-on faire émerger pour que l'ensemble de la société civile participe à ses propres processus de décision, et notamment de développements territoriaux ?

Des choses sont en train de se passer. Il se développe en Suède et en Norvège ce qu'ils appellent la "démocratie radicale" (*radical democracy*) et "Démocratie 2.0". Aucune décision publique n'est prise par un petit nombre mais par tous les citoyens. Un citoyen, qui se trouve face à une décision à prendre, peut décider de déléguer ses votes, par exemple à un professeur concernant l'éducation. En revanche, s'il est compétent dans un domaine, il peut recevoir une délégation de sa famille ou de ses amis. Il peut également donner ses votes à GreenPeace sur des questions d'écologie.

“ Un citoyen, qui se trouve face à une décision à prendre, peut décider de déléguer ses votes ”

Les TIC vont avoir un rôle important dans le domaine de l'argent, avec un projet en cours de développement appelé "Open money". C'est la possibilité donnée à tout

collectif de créer ses propres monnaies complémentaires pour ses propres échanges, ses propres besoins, sans être dépendants des monnaies nationales. Ce seront des outils de développement territoriaux extrêmement importants. Il existe des projets européens pour des monnaies locales, territoriales.

Le point commun de ces projets est qu'ils se mettent à coordonner l'ensemble de la société civile. C'est là où le rôle des TIC va commencer à montrer toute sa mesure.

GILBERT ISOARD : Avec la carte "Capucine.net", nous souhaitons mettre en œuvre des actions de terrain, sur des territoires, orientées autour du développement durable. Chaque citoyen aurait éventuellement un compte personnel pour le développement durable et il pourrait attribuer des fonds à des projets de territoire, liés à des collectivités.

La monnaie est l'euro mais, demain, un tel système pourrait très bien mettre en œuvre une démocratie participative qui pourrait aller jusqu'à attribuer des fonds différents. Le projet *Blue Initiative* est associé au projet Capucine sur le stand, ce qui rejoint une volonté de collectivisation des actions.

ANNE VERSAILLES : Pour faire la balance entre TIC et développement durable, je dirais qu'il est important de donner des "aller vers" plutôt que des "s'éloigner de", afin de contrer les visions catastrophiques et catastrophistes liées au futur de notre planète et les visions techniques, froides, étranges, voire dangereuses des TIC. En deux mots ce serait : incarner le développement durable et ne pas désincarner les TIC.

“ Incarner le développement durable et ne pas désincarner les TIC. ”

ANNE JUBERT : Ce qui est vraiment important, ce sont les personnes, et moins la technologie. La technologie est un outil très pratique, mais qui peut être échangé contre autre chose.

JEAN-FRANÇOIS NOUBEL : Je m'élève contre certains termes et, entre autres, celui de développement durable. Comme si le développement ne devait pas être durable ! Ou encore la démocratie participative ; ce n'est pas participatif, la démocratie ? Ou encore le commerce équitable, l'économie solidaire, etc. Cela montre nos mécanismes intérieurs. C'est comme si le développement, par nature, n'était pas durable et que nous nous y serions habitués ! En employant ces mots et en ajoutant ces qualificatifs, nous donnons crédit au commerce non équitable,

au développement non durable, etc. Soyons attentifs aux mots et nous devrions nous entraîner, au fond de nous-mêmes, à réemployer les mots dans leur origine, à parler de commerce, comme s'il était par nature équitable, etc.

G I L B E R T I S O A R D : Nous voyons poindre en cela tous nos paradoxes. Mais si nous ne précisons pas que nous allons parler de "commerce équitable", etc., les gens intéressés ne viennent pas.

Merci à toutes et à tous de votre participation.